

Une science sous influence

Sachez penser par vous-même ! Si l'on n'y prend pas garde, cette injonction passerait pour émancipatrice. Justement, prenons garde ! Elle se lit en grosses lettres sur un bus publicitaire affrété par une secte, la scientologie.

Ce mot d'ordre, «sachez penser par vous-même», a pu être libérateur à l'époque des Lumières. Il s'agissait de secouer l'autorité d'Aristote ou de l'Église. Mais ce même mot d'ordre, les circonstances ayant changé, devient aliénant. Chacun de nous doit prendre conscience du fait qu'il est soumis à mille déterminants dont il n'a pas conscience. La lucidité exige de savoir que nul ne peut être totalement lucide sur lui-même. Nous sommes tous, et tout le temps, sous influences. La pire étant de prétendre que nous pouvons atteindre à une parfaite pureté du moi.

Fermer la bouche....

«**J**'ai une vie privée trop irrégulière pour me permettre d'avoir des opinions politiques.» Ce n'est pas le président Clinton qui dit cela, mais le personnage de Don Juan dans une pièce de Montherlant (*La Mort qui fait le trottoir*, II, IV).

Tous autant que nous sommes, nous devrions, me semble-t-il, nous inspirer de cette modestie, et déclarer : «J'ai, sur le monde, des idées trop imprécises et trop contradictoires pour me permettre de me réclamer d'un système conceptuel organisé».

Ex nihiliste

«**L**e plus grand génie scientifique, au moment où il devient un académicien, un savant officiel, patenté, baisse inévitablement et s'endort. Il perd sa spon-

tanéité, sa hardiesse révolutionnaire, et cette énergie incommode et sauvage qui caractérise la nature des plus grands génies, appelés toujours à détruire les mondes caducs et à jeter les fondements des mondes nouveaux. Il gagne sans doute en politesse, en sagesse utilitaire et pratique ce qu'il perd en puissance de pensée. Il se corrompt, en un mot.»

Ces lignes bien argumentées ont de quoi faire honte à ceux, pas moins nombreux parmi les scientifiques qu'ailleurs, qui recherchent les honneurs. C'est tellement vrai, ce que dit cet auteur !

Eh bien, non. Il reste une échappatoire pour balayer son propos et l'écarter sans même avoir à le réfuter. Grâce au Ciel, l'auteur en question a une réputation désastreuse. Il s'agit de Michel Bakounine, théoricien de l'anarchisme (*Dieu et l'État*, Éditions Mille et une nuits, 1996, p. 38-39). Comment un anarchiste pourrait-il dire quoi que ce soit de pertinent ? Vivent les honneurs, donc, et les académies !

Plus ou moins juste

Sollicité pour écrire un article de revue, j'ai reçu la précision suivante : «Votre texte peut être égal, inférieur ou supérieur à 10 pages.» Sous son apparente absurdité, la directive est claire : l'article doit faire à peu près dix pages.

Évidemment, si on a l'esprit règlement-règlement, on ne peut que sourire. Un savant Cosinus qui prétendrait formaliser cette injonction parviendrait, au bout de calculs probablement longs, à quelque chose comme : $L < 10$ ou $L = 10$ ou $L > 10$ et conclurait, dépit d'avoir travaillé pour rien, qu'un résultat pareil donne peu de renseignements sur la quantité L .

La formalisation est incompatible avec les maladresses d'expression. C'est pour cela que son champ d'application aux affaires humaines est tellement limité.

Du nouveau sous le soleil?

Quand il pleut, faut-il courir pour se mouiller moins ? La question est souvent posée, parfois même résolue. Maniaques du bronzage, nous ne posons jamais, que je sache, une question complémentaire. Pourtant, j'en suis sûr, elle mènerait à des développements théoriques non moins instructifs.

Vous êtes dans une ville écrasée de chaleur, vous êtes à l'ombre, mais voilà que vous devez traverser une immense place dénudée sur laquelle le soleil frappe de toutes ses forces. Dilemme ! Si vous courez, vous avez plus chaud ; si vous marchez, l'exposition au soleil dure plus longtemps. Quelle est la solution idéale pour minimiser les risques d'attraper un coup de chaleur ?

Délivrance

Vient un âge où il faut s'y résoudre. Parmi les livres que vous aurez encore l'occasion de lire, plus aucun ne jouera un rôle formateur. Les livres pourront vous intéresser, vous informer, vous distraire – ou vous fâcher. Ils ne pourront plus orienter votre façon de penser. Trop tard. Le pli – votre pli – est pris, et ne changera plus que sur des détails.

Bien sûr, cela est triste. Mais pas seulement. On ne peut s'enthousiasmer pour quelque thèse novatrice et iconoclaste que si l'on n'a pas compris que cette thèse, à son tour, se verra forcément accusée, sous peu, de participer d'une vision du monde datée, dépassée. Or, presque à coup sûr, cette accusation sera méritée ! La voie la plus communément employée par les auteurs ambitieux, en effet, est de réfuter bruyamment les insuffisances de leurs prédécesseurs. Mais cela ne peut se faire qu'au prix d'autres insuffisances. Nos prédécesseurs étaient-ils plus bêtes, moins érudits que nous ? Bien sûr que non. Seulement, contredire est vital ; c'est la meilleure façon d'exister, sinon la seule. Quitte à soutenir une thèse peu fondée. Quant au lecteur emballé par tel ou tel nouveau mouvement de pensée, c'est celui qui croit que ce qui est conquis l'est pour de bon. Bref, il est jeune.

Allons, il n'y a peut-être pas que de la sclérose dans l'impossibilité de s'enthousiasmer. Peut-être y a-t-il aussi un peu d'intelligence acquise.

Émouvants géniteurs

Si nous sommes volontiers attirés devant des photos anciennes représentant quelque scène banale de la vie quotidienne, c'est que nous éprouvons une reconnaissance émue envers les hommes et femmes photographiés. Peut-être, pris dans les vents mauvais de l'histoire, ont-ils participé à des horreurs, quelque temps après cette photo où ils ont l'air braves et tranquilles. N'empêche : si agressifs ont-ils pu être, ils n'ont pas tout bousillé, puisque nous sommes là, bien vivants, nous, leurs descendants. En cela, ils ont une innocence que nous ne sommes pas sûrs de partager avec eux, hantés que nous sommes par l'angoisse de causer des désastres (écologiques ou autres) rendant impossible la vie des générations futures.

Échos du bang

J'ai été très intéressé par l'article *Le bang sonique* de François Coulouvrat (voir *Pour la Science*, août 1998), mais quelle est, finalement, la raison pour laquelle on perçoit un «bang»?

Pierre FAESSEL, Meudon-la-Forêt

L'article de F. Coulouvrat explique qu'il n'existe pas de «mur du son». J'ai pourtant entendu des pionniers des vols supersoniques raconter les vibrations subies par l'avion à l'approche de la vitesse supersonique, et la difficulté d'atteindre celle-ci.

Hyppolite BAECKER, Thann

Réponse de François COULOUVRAT

Contrairement à l'opinion courante, le phénomène du bang sonique ne se produit pas uniquement lorsque l'avion vole exactement à la vitesse du son (lorsqu'il franchit le «mur du son»), mais continuellement pendant toute la phase de vol supersonique. Comme il est expliqué dans l'article, en vol supersonique, le son émis par l'avion est contenu à l'intérieur du cône de Mach. Un observateur fixe, au sol par exemple, subit, lorsqu'il passe à travers le bord du cône de Mach, une brusque variation de pression, appelée «onde de choc», qui produit la sensation auditive de «bang» sonique, la plus gênante du point de vue de la perception auditive. Pour un avion de forme compliquée, il se produit plusieurs ondes de chocs successives, mais, comme je l'ai expliqué dans l'article, elles se propagent à des vitesses légèrement différentes et ont tendance à fusionner.

À l'intérieur du cône de Mach, derrière l'onde de choc, le son total résulte d'un processus d'interaction complexe entre les bruits émis par tous les points de l'avion à différents instants. Si l'on se place suffisamment loin de l'avion (à quelques fois sa longueur ou son envergure), seules les contributions se propageant dans les directions normales au cône de Mach interfèrent de manière constructive. Ceci fait que l'ensemble du bruit significatif se propage le long des mêmes rayons normaux au cône de Mach que les ondes de chocs.

Quel rapport alors entre le bang sonique et les déboires des premiers avions qui ont tenté de franchir le mur du son ? Lorsqu'un avion vole un peu au-dessous de Mach 1 (la valeur précise dépend de la géométrie particulière de l'avion), même si globalement l'écoulement est subsonique, localement il peut devenir supersonique, par exemple sur le profil supérieur de l'aile, où l'air est accéléré. Il existe alors une petite zone d'écoulement supersonique autour de l'aile, avec un choc local. On dit que l'écoulement est

transonique. Lorsque l'avion accélère et se rapproche de Mach 1, cette zone augmente en taille et se déplace, jusqu'à former le cône de Mach.

Cette modification rapide de l'écoulement autour de l'avion modifie la portance et la traînée, et donc l'équilibre de l'avion. Lors des premières tentatives de franchissement du mur du son, ces phénomènes étaient inconnus. Les avions n'étaient pas conçus, et les pilotes pas préparés, pour y faire face, ce qui a conduit à des accidents parfois dramatiques. Aujourd'hui, heureusement, ils sont parfaitement maîtrisés, et même les avions de ligne usuels volent en régime transonique (à environ Mach 0,8) sans dommage. En raison de la stratification de la température atmosphérique, les rayons sonores sont déviés vers le haut : le bang émis à vitesse faiblement supersonique est renvoyé vers la haute atmosphère avant de toucher le sol. On n'entend donc pas *Concorde* franchir le «mur du son» ! En revanche, si un avion (de chasse) vole en régime transonique à faible altitude, la zone locale d'écoulement supersonique peut toucher le sol. C'est le seul cas où le bang correspond vraiment au cas d'un avion atteignant la vitesse du son.

Autodidactes et créativité

Philippe Boulanger s'interroge sur les relations entre les autodidactes et les scientifiques professionnels (voir *Comment apprécier les autodidactes ?*, *Pour la Science*, septembre 1998). Les autodidactes qui réussissent, tel Foucault, me semblent avant tout doués d'une grande créativité, comme les grands «scientifiques professionnels». Sans doute le système éducatif devrait-il favoriser l'émergence de cette créativité autant que développer les capacités à emmagasiner et à restituer de vastes étendues de connaissances.

Albert ARNAUD, Brives

Dangers contraceptifs

Sophie Christin-Maître et Philippe Bouchard (voir *La contraception masculine*, *Pour la Science*, juillet 1998) mentionnent, parmi les méthodes non hormonales potentiellement intéressantes pour bloquer la mobilité des spermatozoïdes et leur maturation, le traitement par le gossypol : en Inde, quelques équipes étudieraient la toxicité du gossypol et la cause de son effet irréversible. Le gossypol est une molécule que les biologistes cellulaires utilisent pour bloquer la communication intercellulaire portée par les membres d'une famille de protéines appelée connexines. Ces protéines

s'assemblent sous forme de plaques jonctionnelles formées de canaux intercellulaires. Ces structures, appelées «jonctions gap», permettent aux cellules d'échanger très rapidement, sans passer par le milieu extracellulaire, des métabolites de petite taille (sucre, pyruvate, ATP, peptides...), des ions et les seconds messagers hormonaux (AMPcyclyque, phosphoinositides, calcium). La fonctionnalité de ces réseaux dynamiques de jonctions intercellulaires est physiologiquement essentielle dans l'embryon au cours du développement et dans un très grand nombre d'organes, y compris dans les cellules testiculaires. La circuiterie du muscle cardiaque est ainsi constituée par un réseau complexe de jonctions gap formées par plusieurs types de connexines. Le gossypol ne semble pas spécifique d'une connexine particulière au testicule. Cet inconvénient, joint à son mécanisme d'action, explique, entre autre, pourquoi cette molécule est toxique, et pourquoi elle n'est plus à l'essai en tant que contraceptif masculin.

Danièle SALTARELLI, Villejuif

Foucault et l'électricité

Je m'étonne que l'article de William Tobin *Léon Foucault* (voir *Pour la Science*, septembre 1998) ne mentionne pas les travaux de celui-ci sur l'électricité. Tous les électriciens connaissent les «courants de Foucault», à l'origine de pertes d'énergie dans les machines tournantes et parfois mis à profit pour produire de la chaleur ou pour freiner un rotor.

François GALLEY, Orsay

Réponse de William Tobin

Le rôle de Foucault dans la découverte de «ses» courants est à nuancer. Faraday a découvert les courants d'induction vers 1831 en cherchant à expliquer une observation d'Arago, de 1824 : les mouvements de l'aiguille d'une boussole sont freinés par la proximité d'une plaque de cuivre. En 1855, alors que les idées sur la conservation de l'énergie et sur l'équivalence mécanique de la chaleur se répandaient en France, Foucault s'est rendu compte que le travail nécessaire pour maintenir un conducteur en rotation entre les pôles d'un aimant contre la résistance produite par les courants d'induction devrait «suivre les nouvelles doctrines...se retrouver en chaleur». Il a démontré l'effet en utilisant le tore en bronze de son gyroscope et «un fort électro-aimant», obtenant une chaleur «sensible à la main». Toutefois, Joule avait déjà publié une expérience équivalente en 1843, et avait même obtenu une valeur numérique pour l'équivalence mécanique de la chaleur.